

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 15 AOUT 1891

FLEUR-DE-MAI

QUATRIÈME PARTIE

L'AFFAIRE DE LAURIAC

La lune, à cet instant dans son plein, éclairait cette partie du manoir, ainsi que la petite porte que les deux bandits venaient d'ouvrir.

Cet homme, en leur causant une terreur intense, s'était arrêté subitement.

Avait-il entendu le bruit de la porte, ouverte cependant avec des précautions infinies par la main légère de Gaston ?

C'était possible, c'était probable, car au lieu de se diriger vers la grande entrée, il avait brusquement changé sa marche et, pressant le pas, avait paru vouloir entrer par la petite porte.

Louchard et Romain étaient donc revenus sur leurs pas, poussant précipitamment le verrou...

Comment Gaston et son inséparable avaient-ils pu pénétrer aussi aisément dans le château de Lauriac ?...

Oh ! d'une façon toute simple.

La rencontre fortuite de Félix Mingat par Romain dans un cabaret de Salbris, où celui-ci s'était arrêté pour faire donner de l'avoine à son cheval, dans une de ses excursions à travers le pays, avait suffi pour mettre aux mains des deux bandits de terribles armes.

Romain, — il pleuvait ce jour-là, — était entré dans la salle, pour s'abriter un instant.

Et un mot prononcé par un buveur attablé en face d'un compagnon et devant un litre de cognac avait attiré son attention.

C'était le nom de "Lauriac."

Aussitôt, Romain était allé chercher Gaston, et sans avoir l'air d'y attacher d'importance, lui et son ami s'étaient assis tout auprès des deux buveurs.

Celui qui venait de prononcer le nom de Lauriac n'était autre que Félix Mingat.

Félix se plaignait de ses malheurs.

Depuis qu'il avait quitté la ferme de la Batterie il errait comme une âme en peine, le cœur plein de haine contre Reynette, contre Victor, contre la terre tout entière.

Il était donc mûr pour un mauvais coup, tout prêt à donner la main à des bandits tels que Louchard et Romain, si ceux-ci se trouvaient juste à point sur sa route pour l'embaucher.

Félix Mingat était de sa nature un fieffé ivrogne.

La proposition de Gaston Louchard d'un café, accompagné de sa suite de pousse-café et de glorias, fut donc acceptée du premier coup.

Et après un café, le second succédant au premier délia fortement la langue de Félix. On causa, on papota, et bientôt le malheureux rival de Victor Fortier prenait pour confidents de ses infortunes ses nouvelles connaissances.

Gaston ne perdait pas son temps.

Grâce à Mingat, il apprenait bien des choses concernant la Fade-Grise, le comte Stroganof et tout le sombre drame qui s'était déroulé dans les bois de Rivaude.

Mais, ce n'était pas de cela qu'il s'agissait pour l'instant.

C'était à Lauriac que Louchard en voulait, et c'est de ce côté qu'il provoqua les confidences de Félix.

De cette façon il sut bien vite que Félix Mingat, après bien des jours de misère, avait fini par être embauché comme journalier au château de Lauriac. On l'employait à des travaux du parc, mais en même temps, pendant deux semaines, il avait servi dans l'intérieur du château.

— Alors, — lui avait demandé Gaston, — vous connaissez les chambres, les salles du château.

— Je m'y rendrais les yeux fermés, le jour, la nuit... comme on voudrait.

Bon cela ! Décidément Louchard avait la main heureuse, la veine tournait et cette fois venait pleinement à lui.

— Ah ! vous connaissez si bien que cela le château ? — répliqua Gaston.

— Oui, même que c'est fièrement beau !... et qu'il y a tout plein d'affaires comme j'n'en avions jamais vues...

— Je crois que vous vous vantez un peu, men garçon, — répliqua Louchard, — on ne vous a pas laissé tout seul au milieu du château... Vous avez sans doute balayé une chambre par ci, secoué un tapis par-là.

— Mais non ! mais non ! — interrompit Félix, — fortement excité par les succès glorios qui venaient s'ajouter aux libations précédentes, — tenez je vas vous dire... comment qu'est fait au rez-de-chaussée...

Et Félix commença l'énumération des pièces.

Gaston avait sorti de sa poche un crayon, un bout de papier, il prenait vivement des notes et levait à vue de nez un plan.

Félix indiquait les deux salles à manger, celle tout intime, et l'autre plus vaste, où l'on recevait les hôtes ; la salle de billard, puis une petite pièce carrée, où se trouvaient des râteliers d'armes des meubles contenant les cartouches et tous les ustensiles de chasse.

Alors les appartements de réception, grands et petits.

— Ma foi oui, — fit Gaston, en arrosant encore Félix, — je vois que vous connaissez très bien votre affaire. Mais je vous parie une bonne bouteille que vos connaissances s'arrêtent là et que vous ne pourriez pas me dire un mot de ce qui se passe au premier étage...

— Ah ben ! par exemple, — fit Mingat triomphant, — c'est joliment que vous vous trompez. Même que l'on m'a pris encore pour déménager tous les meubles de la jeune dame, qui est allée s'installer tout au bout du château avec sa petite fille...

Une flamme d'inférieure joie brillait dans les yeux de Gaston Louchard.

Une fois Félix Mingat parti, celui-ci ne s'arrêtait plus, il babillait maintenant comme une pie borgne... tenant à prouver à ses nouvelles connaissances qu'il était au mieux avec les hôtes de Lauriac et connaissait leurs habitudes, leur demeure et tous les incidents de leur vie jusque dans les moindres détails.

C'est ainsi que Gaston apprenait l'accident survenu à une pauvre femme, une femme qui ramassait du bois mort, et que le marquis avait quasi tué d'un coup de feu.

— Ça ne sait point, — disait Mingat, en baissant la voix, — ils n'en parlent point, ces bourgeois, dans la crainte d'avoir du désagrément sans doute. Même qu'elle est soignée comme une petite reine au château, même que la jeune dame n'a déménagé que pour elle. On ne l'a point vue, les gardes n'en veulent rien dire.

— Écoute, — finit par dire Gaston Louchard à Mingat en ayant l'air de prendre un parti, — tu es brave garçon, tu n'es pas heureux, je veux faire quelque chose pour toi.

Mingat riboula des prunelles, ne comprenant point encore où son nouvel ami voulait en venir.

— Oui, je veux faire quelque chose pour toi. Que dirais-tu si je te faisais gagner mille francs ?

Mille francs !... Jamais Félix Mingat n'avait entrevu pareille somme dans ses rêves.

Mille francs !... Ce que ça représentait de bouteilles de bière et d'interminables suites de petits et de grands verres, c'était incalculable.

— Mille francs d'un coup, — dit-il tout ébahi.

— Oui, un billet de banque de mille francs, ou mille francs en pièces d'or.

— Ah ! mon brave monsieur, si vous faisiez ça, vous seriez un rude garçon tout de même...

— Il ne tient qu'à vous...

— Si vous disiez vrai, tout de même ?

— Tenez, je vais vous en donner la preuve.

Et Gaston Louchard sortant de son portefeuille

un billet de cent francs l'offrit à Félix qui ne pouvait en croire ses yeux.

— Ces cent francs-là, — fit Gaston, — ça n'est pas un acompte... c'est un cadeau, en dehors des mille francs que vous gagnerez si vous le voulez bien.

— Ah ! pour ça, je ferai toute votre commission, comme vous l'entendrez...

Pour ce prix-là effectivement, Félix Mingat aurait vendu son père et sa mère.

Louchard crut devoir donner cependant à son nouveau complice un motif de sa conduite.

— Écoutez, — lui dit-il, — je me cache dans le pays, où l'on ne fait pas qui je suis... Or, quand je vous aurez dit mon nom, vous comprendrez tout... Je suis le vicomte de Kersaint...

Félix ouvrit une bouche jusqu'aux oreilles.

— Le mari de Mme Blanche !...

— Vous l'avez dit, mon garçon...

— Oh ! c'est affaire !...

— Le marquis et la marquise de Lauriac m'ont brouillé avec ma femme, en la retournant contre moi, et en lui racontant toutes sortes de vilaines histoires sur mon compte... Si je me présente au château, on ne me laissera pas lui parler... — Et alors, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?...

— Il faut me donner la clé de la petite porte conduisant à l'appartement de Mme de Kersaint.

— Bien oui, mais, si on ne trouve plus la clé, aussi, on en fera une autre, et alors...

— Eh bien, mon garçon, je vais trouver un autre moyen... Vous me donnerez tout simplement l'empreinte de la serrure de la porte, vous la prendrez avec une boulette de mie de pain.

Et Gaston expliqua en détail à Félix Mingat comment il devait procéder à cette opération.

— Et maintenant, il faudra me tenir au courant de tout ce qui se passera à Lauriac.

Et Louchard et Mingat prirent rendez-vous pour la nuit suivante non loin du château.

Ce rendez-vous fut suivi de plusieurs autres et c'étaient ces sorties du mauvais gars qui avaient été signalées par le garde-chef.

L'empreinte avait été prise et bien prise... La clé faite à Paris avait été essayée par Mingat, qui s'assurait qu'elle ouvrait parfaitement la petite porte et cela sans le moindre bruit.

En outre, Félix Mingat avait expliqué à Louchard, qu'à l'heure du dîner, au moment où les maîtres étaient réunis dans l'un des salons du rez-de-chaussée, où les domestiques dinaient dans les communs, rien n'était plus facile que de se faufiler sans être vu dans le château, par la porte donnant sur l'escalier en vis.

— Vous entrerez par le grand jardin, — avait-il ajouté, — et en longeant la charmille, vous arriverez jusqu'à la petite porte.

Ce qui avait été fait.

Et au bas de l'escalier, sous un abri de pierre en retrait, Gaston Louchard et Romain avaient attendu l'heure propice, l'instinct où Blanche de Lauriac serait rentrée dans ses appartements.

Maintenant, le coup réussi de la façon infâme que l'on sait, la retraite leur étant coupée, ils étaient obligés de revenir sur leurs pas...

Sans doute Gaston Louchard avait vainement menacé la mère, sans doute, comme le disait Romain, dans son argot du bague, il n'aurait pas voulu *serrer la vis à la gosse*.

Non pas que l'enfant inspirât une pitié quelconque au misérable. Mais non, pour une même pareille, on ne rit pas le grand coup...

Mais Louchard avait bien écompté la terreur folle qu'une pareille menace inspirerait à la mère.

Dans la délirante fièvre à laquelle elle ne pouvait manquer d'être en proie, elle ferait tout ce qu'il voudrait, elle obéirait sans mot dire, pour sauver sa fille qu'elle allait croire réellement en danger.

— Filons, — avait dit tout bas Louchard à Romain, — il nous faut maintenant sortir par la grande porte, puisqu'il y a quelqu'un de l'autre côté.

Et tous deux, glissant sans bruit sur les tapis, traversèrent le couloir conduisant à la pièce occupée par la Petite-Mai.

Celle-ci venait d'être réveillée en sursaut.

On avait ouvert la porte de sa chambre.